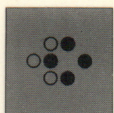


DURAS OUTSIDE



P.O.L

OUTSIDE

· Marguerite Duras

OUTSIDE

Papiers d'un jour

P.O.L
26, rue Jacob, Paris, 6^e

Une première édition de cet ouvrage a été réalisée en 1981 par Albin Michel, dans la collection *Illustrations* dirigée par Jean-Luc Hennig.

© P.O.L éditeur, 1984.
ISBN : 2-86-744-033-5.

Sommaire

<i>Avant-propos</i>	11
<i>Note sur le classement des articles</i>	15

Articles

Les fleurs de l'Algérie	17
Elève Dufresne pourrait mieux faire	19
« Le mot lilas presque haut comme il est large... »	24
Bataille, Feydeau et Dieu	27
A propos de Georges Bataille	34
Alors, on ne guillotine plus ?	37
Paris Canaille	40
Tourisme à Paris	42
Le sang bleu de La Villette	49
Les marais du duc de Morny	54
La bourrée à Paris	57
Un roman sur cent voit le jour	60
Les enfants du sputnik ne sont pas dans la lune	66
Quand il y en a pour deux, il n'y en a pas pour trois	70
Ces messieurs de la Société des Autobus	74
Racisme à Paris	77
Circulez !	79

Pierre A..., sept ans et cinq mois	81
Pourquoi « Le 14 Juillet » ?	86
Assassins de Budapest	88
Paris, six d'août	92
Des tableaux pour rire	96
Seine-et-Oise, ma patrie	99
Nadine d'Orange	106
« Poubelle » et « La Planche » vont mourir	114
Horreur à Choisy-le-Roi	119
Entretien avec un « voyou » sans repentir	126
Les deux ghettos	150
Dialogue avec une carmélite	162
La voie du gai désespoir	171
Cette grande animale de couleur noire	180
Le savoir de l'horreur (<i>L'Établi</i>), de R. Linhart	183
Le séquestré de Venise : Sartre	187
Les hardes de Salonique (<i>Z</i> , de Vassilis Vassilikos)	190
Un train de mille cadavres...	195
« Othon », de Jean-Marie Straub	198
Seyrig-Hiss	201
Delphine Seyrig inconnue célèbre	203
Jeanne Moreau	209
Margot Fonteyn	219
Léontine Pryce	225
Madeleine Renaud a du génie	229
Melina	234
Sylvie et ses fantômes	240
La reine Bardot	246
Callas	250
Socquet Jeanne	252
Au fond de la mer	257
« Les Ténèbres », d'Aki Kuroda	259
Carlos d'Alessio	262
« Rauque la ville » de Jean-Pierre Ceton	263
Entretien avec Francis Bacon	265
Une œuvre éclatante (<i>L'Opopanax</i> , de Monique Wittig)	271
La soupe aux poireaux	275
Les enfants maigres et jaunes	277
L'horreur d'un pareil amour	280

Sommaire . 9

Le rêve heureux du crime	283
Pas mort en déportation	288
Théodora	293



Avant-propos

Il n'y a pas de journalisme sans morale. Tout journaliste est un moraliste. C'est absolument inévitable. Un journaliste c'est quelqu'un qui regarde le monde, son fonctionnement, qui le surveille de très près chaque jour, qui le donne à voir, qui donne à revoir le monde, l'événement. Et il ne peut pas à la fois faire ce travail et ne pas juger ce qu'il voit. C'est impossible. Autrement dit, l'information objective est un leurre total. C'est un mensonge. Il n'y a pas de journalisme objectif, il n'y a pas de journaliste objectif. Je me suis débarrassée de beaucoup de préjugés dont celui-là qui est à mon avis le principal. De croire à l'objectivité possible de la relation d'un événement.

Ecrire pour les journaux, c'est écrire tout de suite. Ne pas attendre. Donc, l'écriture doit se ressentir de cette impatience, de cette obligation d'aller vite et en être un peu négligée. Cette idée de négligence de l'écrit ne me déplaît pas.

Vous voyez, quelquefois je faisais des articles pour les journaux. De temps en temps j'écrivais pour le dehors, quand le dehors me submergeait, quand il y avait des choses qui me rendaient folle, outside, dans la rue — ou que je n'avais rien de mieux à faire. Ça arrivait.

J'ai donc écrit des articles dans les journaux pour diverses raisons. La première étant sans doute en effet de sortir de ma chambre. A ce moment-là, j'écrivais des livres huit heures par jour. Quand j'écrivais des livres, je ne faisais jamais d'articles. C'est dans les creux, les moments vides, que j'étais appréhendée par le dehors. Quand j'écrivais des livres, je crois que je ne lisais même pas les journaux. Ça ne s'inscrivait pas, je ne comprenais

pas ce qui se passait. Ecrire des articles c'était sortir au-dehors, c'était mon premier cinéma.

Les autres raisons encore, c'est que je manquais d'argent. Tous les articles de Vogue sont alimentaires. Les autres raisons encore, c'est que j'étais sollicitée, je promettais des chroniques régulières à France-Observateur, et ensuite j'étais tenue de respecter les délais, comme pour Libération en 1980.

Les raisons encore pourquoi j'ai écrit, j'écris dans les journaux relèvent aussi du même mouvement irrésistible qui m'a portée vers la résistance française ou algérienne, anti-gouvernementale ou anti-militariste, anti-électorale etc., et aussi qui m'a portée, comme vous, comme tous vers la tentation de dénoncer l'intolérable d'une injustice de quelque ordre qu'elle soit, subie par un peuple tout entier ou par un seul individu, et qui m'a portée aussi encore vers l'amour quand il devient fou, quand il quitte la prudence et qu'il se perd là où il trouve, vers le crime, le déshonneur, l'indignité et quand l'imbécillité judiciaire et la société se permettent de juger — de ça, de la nature, comme ils jugeraient l'orage, le feu. Je pense par exemple au premier article que j'ai écrit dont je voudrais bien qu'il soit en tête du livre : « Les fleurs de l'Algérien » — comme aussi à Nadine d'Orange, à « Poubelle » et à « La Planche », enfants de l'Assistance publique, décapités à dix-huit ans en 1958, — ainsi qu'à tous les entretiens avec Georges Figon, mon ami, qui sortait de quatorze années de prison — je pense aussi beaucoup à Simone Deschamps de Choisy-le-Roi.

Il y a eu des articles provoqués du dehors et que j'étais heureuse de faire. Il y a eu aussi les corvées alimentaires de Constellation que je signais du nom de ma tante, Thérèse Legrand, personne ne les a retrouvées. Il y a eu aussi tous ces romans que nous avons faits pendant la guerre, une bande de jeunes, jamais retrouvés non plus, écrits pour acheter du beurre au marché noir, des cigarettes, du café.

Pas mal d'articles ont été perdus, entre autres un sur la Callas que je n'avais jamais vue chanter, et qui m'a fait vivre pendant un an, je n'avais pas le choix.

J'ai oublié pas mal d'articles. Les livres non. Les livres je ne

les oublie pas. J'ai oublié pas mal de ma vie. Sauf mon enfance et les aventures que j'ai pu avoir en dehors des normes de la vie quotidienne. La vie de tous les jours, je n'en sais presque plus rien. Sauf mon enfant.

Le reste représente une masse d'événements parallèles à ma vie. Elle relève des raisons susdites et d'autres encore, chaque fois différentes comme chaque fois sont différentes les rencontres, les amitiés, les circonstances d'un amour ou de la tragédie.

Evidemment, ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de publier ces textes, jamais je n'y aurais pensé. C'est Jean-Luc Hennig, directeur de la collection « Illustrations » chez Albin Michel, qui a eu l'idée de cette publication. Et je me suis dit pourquoi pas ? pourquoi cette pudeur tout à coup ? Si on ne publiait que ce qu'on écrit aujourd'hui et pas hier, il n'y aurait pas d'écrivains, si on n'aimait que l'objet d'aujourd'hui et non pas encore celui d'hier, il n'y aurait rien que la stérilité du présent, ce leurre aussi, le présent.

Encore une remarque. Je me suis pas mal trompée. Je revendique ce droit.

Je n'ai pas jugé les papiers, je ne les ai pas relus. Yann Andréa l'a fait pour moi. J'ai laissé faire. Ça ne me regarde plus.

Marguerite DURAS.
6 novembre 1980

Note sur le classement des articles

Nous avons essayé d'établir un ordre de classement des articles — par exemple un ordre chronologique : cet ordre a l'avantage de la simplicité et celui de se dispenser d'explication. Pourtant, l'ordre chronologique serait faux puisqu'il est traversé par la nécessité de l'écriture qui ne se ramène pas à une simple question de dates — par exemple un ordre de la célébrité des gens ou leur anonymat. Ce classement nous a paru également faux puisqu'une fois publiés, les articles accèdent à une même célébrité, quel que soit le sujet, celle du fait journalistique : l'actualité. Ainsi entendu, ce classement aurait l'avantage de poser une équivalence entre les sujets, de supprimer toute hiérarchie entre eux et d'en finir avec le préjugé du contenu événementiel. Le sujet n'a d'intérêt que par l'écriture qui le révèle au lecteur. Par exemple un ordre par genres : interviews, comptes rendus de livres, de films, préfaces, etc. Cet ordre semble le plus usé et en l'occurrence peu pertinent. Ici, les articles, bien qu'inscrits dans les rubriques traditionnelles, échappent aux lois du genre, ils glissent de l'un à l'autre, échappent à toute règle — peut-être bien parce qu'ils sont écrits par un écrivain et non par une journaliste professionnelle — par exemple un ordre d'une *nécessité apparente* et inventoriée — comme elle dit — ainsi : nécessité alimentaire, nécessité passionnelle, nécessité ponctuelle, chronique régulière, contrats passés avec des journaux, etc.

Cette nécessité apparente donne des raisons précises quant à la décision d'écrire tel ou tel article et ces raisons sont vraies bien qu'anecdotiques, mais elle n'explique jamais, ne rend

jamais compte à elle seule du fait de l'écriture. Ce classement est donc aussi un faux classement, de même que l'idée de classement est un faux problème si l'on admet que l'écriture se situe au-delà ou en deçà d'un ordre, quel qu'il soit. Finalement, puisque le classement est à la fois impossible et inévitable, il a été fait par Marguerite Duras selon un moindre mal.

Aussi, on a établi cinq séries d'articles compte non tenu de leur date de parution et selon, nous a-t-il semblé, l'étendue « historique » de leur portée, cela autant que faire se pouvait. Aussi on a essayé de mettre ensemble les articles pour passer l'été et puis ensemble les articles sur les crimes et puis aussi les articles sur la littérature et puis on n'a plus essayé de mettre ensemble quoi que ce soit, on a mis n'importe quoi avec n'importe quoi. Il se peut que ce « n'importe quoi » ressortisse finalement à un classement dit impossible plus haut : c'est peut-être vrai et c'est sans importance.

L'essentiel, dans ce « fouillis » — dit-elle — étalé sur plusieurs dizaines d'années, c'est *l'écriture* de Marguerite Duras. Dès lors, peu importent le classement, le sujet de l'article. Au détour d'une phrase, l'anecdote est déportée, laissée là au profit de l'amorce d'un texte ou simplement des mots. Les mots seuls. Ce qui traverse le tout, ce sont *les éclats de l'écriture* qui déjouent l'information immédiate, le fait journalistique. Tout disparaît après la lecture. Il reste la somptuosité de l'écriture. L'actualité de ces articles est l'actualité de cette écriture même. Marguerite Duras écrit ici *des textes éparpillés* sur le fil des jours de l'histoire, celle généralement laissée pour compte. Marguerite Duras écrit, toujours, complètement. Toute autre raison ne peut être que secondaire.

Yann ANDRÉA

Les fleurs de l'Algérien

C'est dimanche matin, dix heures, au carrefour des rues Jacob et Bonaparte, dans le quartier Saint-Germain-des-Prés, il y a de cela une dizaine de jours. Un jeune homme qui vient du marché de Buci avance vers ce carrefour. Il a vingt ans, il est très misérablement habillé, il pousse une charrette à bras pleine de fleurs : c'est un jeune Algérien qui vend, à la sauvette, comme il vit, des fleurs. Il avance vers le carrefour Jacob-Bonaparte, moins surveillé que le marché et s'y arrête, dans l'anxiété, bien sûr.

Il a raison. Il n'y a pas dix minutes qu'il est là — il n'a pas encore eu le temps de vendre un seul bouquet — lorsque deux messieurs « en civil » s'avancent vers lui. Ceux-là débouchent de la rue Bonaparte. Ils chassent. Nez au vent, flairant l'air de ce beau dimanche ensoleillé, prometteur d'irrégularités, comme d'autres espèces, le perdreau, ils vont droit vers leur proie.

Papiers ?

Il n'a pas de papiers lui permettant de se livrer au commerce des fleurs.

Donc, un des deux messieurs s'approche de la charrette à bras, glisse son poing fermé dessous et — ah ! comme il est fort ! — d'un seul coup de poing il en renverse tout le contenu. Le carrefour s'inonde des premières fleurs du printemps (algérien).

Eisenstein n'est pas là, ni aucun autre pour relever cette image de ces fleurs par terre, regardées par ce jeune homme algérien de vingt ans, encadré de part et d'autre par les représentants de l'ordre français. Les premières autos qui

passent, et cela on ne peut l'empêcher, évitent de saccager les fleurs, les contournent instinctivement.

Personne dans la rue, sauf, si, une dame, une seule :
— Bravo ! messieurs, crie-t-elle. Voyez-vous, si on faisait ça chaque fois, on en serait vite débarrassé de cette racaille. Bravo !

Mais une autre dame vient du marché, qui la suivait. Elle regarde, et les fleurs, et le jeune criminel qui les vendait, et la dame dans la jubilation, et les deux messieurs. Et sans un mot, elle se penche, ramasse des fleurs, s'avance vers le jeune Algérien, et le paye. Après elle, une autre dame vient, ramasse et paye. Après celle-là, quatre autres dames viennent, qui se penchent, ramassent et payent. Quinze dames. Toujours dans le silence. Ces messieurs trépignent. Mais qu'y faire ? Ces fleurs sont à vendre et on ne peut empêcher qu'on désire les acheter.

Ça a duré dix minutes à peine. Il n'y a plus une seule fleur par terre.

Après quoi, ces messieurs ont eu le loisir d'emmener le jeune Algérien au poste de police.

Vous voyez, quelquefois je faisais des articles pour les journaux. De temps en temps j'écrivais pour le dehors, quand le dehors me submergeait, quand il y avait des choses qui me rendaient folle, outside, dans la rue — ou que je n'avais rien de mieux à faire. Ça arrivait.

Marguerite Duras

En préparation : OUTSIDE DEUX



9 782867 440335

Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-033-5

F10036-84-XI

75,00 FF